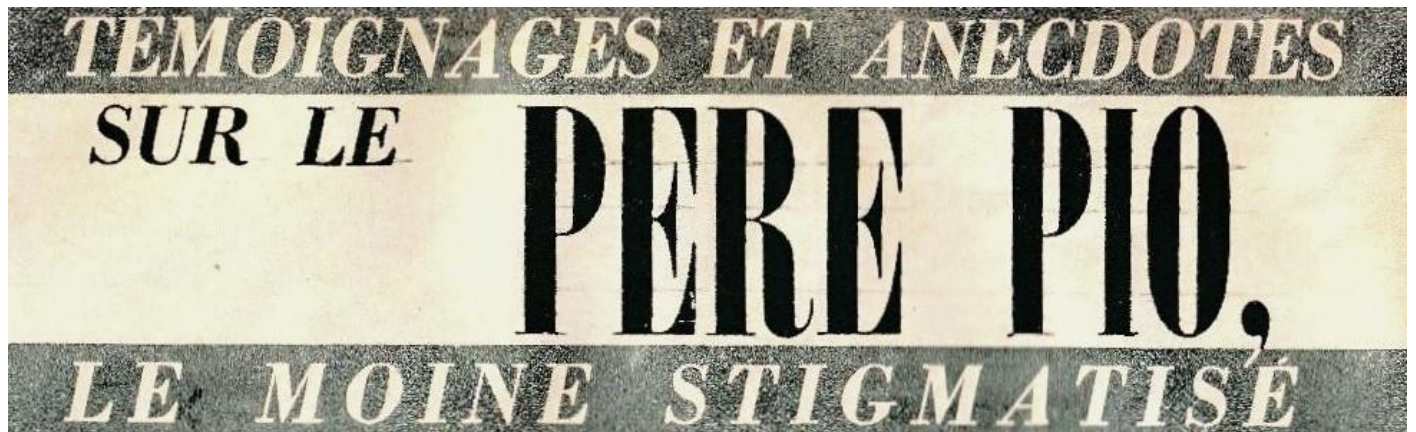


**Padre Pio - deux témoignages d'un vécu (1956 - 1968) et BD**



Il est toujours extrêmement intéressant à l'occasion de faits sensationnels, de recueillir les témoignages directs de personnes qui ont assisté à ces événements.

C'est ainsi que nous avons pu recueillir à l'intention de nos lecteurs des détails pittoresques concernant l'attachante figure du Père Pio, le célèbre moine stigmatisé de San Giovanni Rotondo – Ce Capucin est connu à présent du monde entier, pour ses charismes et ses prodiges – Chaque jour des milliers de visiteurs accourent pour recevoir sa bénédiction ou l'absolution en confession; beaucoup attendent de lui leur guérison physique ou spirituelle.

«L'an dernier nous a confié le R.P. Mario Balercia, ancien aumônier des Italiens résidant en Belgique et maintenant Supérieur de la Maison de Liège, j'ai eu le bonheur de voir le Padre Pio. J'y étais allé en compagnie d'un radiesthésiste; celui-ci devait plus tard apporter au Père Capucin des médicaments destinés à la nièce du Père Pio. À ce moment il se trouvait en butte à d'innombrables difficultés – «Tu trouveras tes médicaments, lui dit le Père, mais ils te coûteront très cher. » L'invention de la pénicilline lui serait due en partie, car il en aurait donné la formule. Quand notre radiesthésiste alla retrouver le Père Pio, celui-ci lit dit ces seules paroles: «Avant tout, il faut respecter les droits d'autrui.» Paroles peut-être mystérieuses. Elles prouvent du moins que le Capucin lit dans le secret des pensées et prophétise souvent.

Quand j'arrivais devant la petite église du Couvent, poursuit le Père Balercia, j'aperçus une jeune dame de Florence pleurant à chaudes larmes. J'appris bientôt qu'elle manifestait ainsi sa joie d'avoir été délivrée d'un cancer, par l'intermédiaire du Père Stigmatisé...

Au moment où j'assistais à la messe du Père se trouvait un commerçant de Milan, visiblement heureux ; j'en fus très frappé. Il me conta son histoire. – il y a

trois mois, me dit-il, je vins ici par curiosité voir le Père Pio. C'est dans cette église que je rencontrai une jeune fille pour laquelle j'éprouvai aussitôt de l'affection. Je demandai au Père si je pouvais réaliser mes rêves de mariage avec cette jeune fille. Va-t'en, lui dit le Père assez brusquement – tu reviendras dans trois mois. Effectivement je revins à la date indiquée, poussé intérieurement vers le Père Pio comme par une puissance mystérieuse. Le Père me donna l'absolution. J'ai compris depuis ce jour que je n'étais pas digne, la première fois, de la jeune fille que je me proposais d'épouser. Maintenant c'est chose faite et je suis l'homme le plus heureux de la terre.

### **Le saint et la reine**

Le cas du Père Pio n'a cessé de poser des problèmes aux médecins catholiques ou non. Lorsqu'il est malade, aucun thermomètre ne peut soutenir sa température. Les phénomènes spirituels qu'il provoque ne sont pas moins considérables. C'est ainsi qu'un jour, pendant sa messe, il déclara qu'il se trouvait, parmi l'assistance, quelqu'un qui avait besoin de beaucoup de prières. Ce «quelqu'un», c'était l'écrivain italien Pitigrelli qui écrivait des livres pornographiques et qui devint un auteur catholique.

Pendant la guerre, le Père Pio donna sa main à baiser à la reine Marie-José. Comme les stigmates étaient visibles, elle eut un geste de recul. Le Père lui parla alors sévèrement et lui annonça de mauvais jours pour la Maison de Savoie. La princesse de Bourbon-Parme, l'ambassadeur d'Uruguay et, dernièrement, le ministre des Postes, sont aussi venus voir le Père Pio qui n'hésita jamais à dire franchement sa façon de penser.

Comme quelqu'un lui disait un jour qu'il manquerait beaucoup une fois mort, il répondit: - C'est après que tout commencera!

### **La Messe du Père Pio**

Tous s'accordent à affirmer que l'événement central de la journée du Père Pio est la célébration de la Messe. Cet homme a le don de faire prier. Le Père en célébrant semble évoquer la sérénité douloureuse du Calvaire. *La Semaine* a déjà signalé l'ouvrage de Maria Winowska «*Le vrai visage du Padre Pio*» (Ed. A Fayard, Paris). C'est de ce volume que nous empruntons les lignes suivantes.

Un prêtre fend la foule. Un prêtre comme les autres... Sa chasuble semble vieille et usée. Les manches de l'aube, roides et amidonnées, cachent les mains que scrutent des yeux avides. Son regard est doux et absent. Depuis tant d'années, tous les matins, la même scène se répète! Mais c'est le seul moment dans sa journée où il échappe en quelque sorte à cette foule qui le tient à sa merci. Entièrement aux affaires du Père, il est là pour jouer, une fois de plus, le rôle du Fils, le drame du Calvaire. Ni plus ni moins: la messe.

Ceux qui l'escortent lui ont fait franchir, enfin, la balustrade. Je vois mes compagnons de route, le vieux couple génois, qui touchent ses parements et pleurent. Dans un calme absolu, lourd d'émotion, Padre Pio commence le *Confiteor*.

Ses gestes sont sobres, un peu brusques. Sa voix, d'un timbre juste, légèrement voilé. À peine au pied de l'autel, son visage se transfigure. Il ne faut pas être grand clerc pour deviner qu'il se meut dans un monde qui, pour nous, demeure opaque. Et je comprends soudain pourquoi sa messe attire des foules, subjugué et fascine. Dès le premier instant, violemment, nous voici plongés en plein mystère. Comme les aveugles autour de quelqu'un qui voit.

J'en appelle à tous ceux qui ont participé à la messe du Padre Pio (on n'y « assiste pas » en simple spectateur, c'est impossible) : n'est-ce pas une impression qui s'impose, avec une violence extrême, dès son *Confiteor*? Cette confrontation, non pas avec le merveilleux, mais avec le réel ? Pour ma part, je puis dire qu'à San Giovanni Rotondo j'ai découvert dans le saint sacrifice de la messe des abîmes d'amour et de lumière, jadis à peine entrevus. J'insiste sur ce point. Dans les annales de l'Église, Padre Pio est le premier prêtre stigmatisé. Mais il est prêtre, surtout prêtre, et sa grâce est essentiellement sacerdotale. Toute sa vie gravite autour de ces heures où il prêtre au Christ, renouvelant le sacrifice de la Croix, sa bouche, ses yeux, ses mains, qu'il soit marqué de stigmates n'ajoute rien à la grandeur de sa fonction. Le plus indigne des prêtres lui est égal au moment où il prononce les paroles de la Consécration. Car c'est le Christ qui offre, c'est le Christ qui consacre, c'est le Christ qui se livre dans la communion. Comme tout autre prêtre, au moment de la messe, Padre Pio n'est qu'instrument.

Son rôle n'est donc pas de faire « autre chose » ni de faire « mieux que d'autres », mais de mieux nous faire comprendre, vivre et assimiler l'unique sacrifice de la messe. Dans nos pays catholiques combien d'âmes habituées ! Combien de fois, en Italie, de braves femmes viennent me demander à l'église, à deux pas de l'autel : « E buona questa messa ? » Ce qui veut dire : « Suis-je arrivée avant l'offertoire ? Suis-je quitte de mon obligation dominicale ? » Le drame

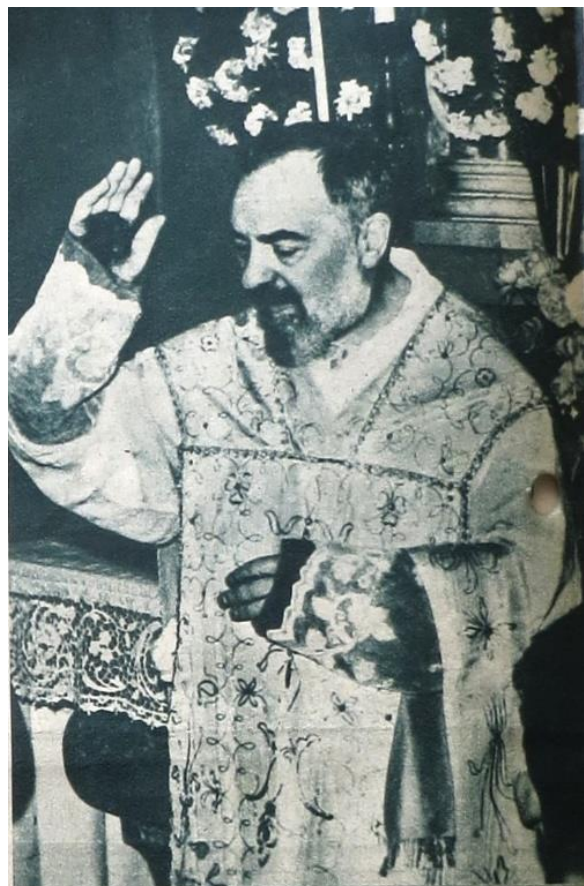


auguste ne semble pas les toucher de près. Autant vaut une prière devant la Madone ou une série de gènesflexion en l'honneur de saint Antoine!

Padre Pio bouscule cette routine. Sa grâce? Mais c'est de nous faire voir la messe avec des yeux neufs! En profondeur, donc, en réalité. Il n'invente rien, il n'ajoute rien, il ne change rien aux gestes immuables, aux paroles chargées de puissance créatrice. Mais lorsqu'il dit: «Ceci est mon Corps», «Ceci est mon Sang», comment oublier que le prêtre, autre Christ, est chargé de continuer et de compléter la Passion de son Maître? Ses stigmates n'ont-ils pas valeur de signes, j'oserais presque dire: de divine réclame, pour braquer notre attention et centrer notre amour sur l'unique Prêtre et l'Unique Sacrifice?

Debout dans l'embrasure de la fenêtre, à contre-jour, je vois le Père bien mieux que si j'étais au premier rang, à genoux près de la balustrade qui entoure l'autel. Je bénis les mégères qui m'ont refoulée et j'observe de tous mes yeux. Je me suis promis de garder le sang froid et de rester objective. Je tâche de faire abstraction de la personne de Padre Pio. C'est la messe et celui qui la célèbre, comme tout autre prêtre, n'est que porte-parole du Christ qui, par lui, renouvelle son unique Sacrifice...

Vérité de catéchisme qui, soudain, face à moi, s'anime! Formules exsangues qui s'incarnent dans ce corps de supplicé! Car, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que cet homme, qui, maintenant, monte vers l'autel, souffre. Son pas est lourd et trébuche. On ne marche pas aisément avec des pieds transpercés. Lourdement, ses bras s'appuient



La messe est terminée. Le Père Pio donne la bénédiction. Remarquez les stigmates.



La main douloureuse de Padre Pio.

sur l'autel qu'il baise. Il a tous les réflexes des blessés aux mains qui ménagent leurs gestes. Puis la tête légèrement levée, il regarde la croix.

Instinctivement, je détourne les yeux comme si j'avais surpris un secret d'amour. Le visage du capucin qui, tout à l'heure, m'avait paru jovial et affable, est littéralement transfiguré. Des vagues d'émotions intenses le sillonnent comme si le débat où l'engagent d'invisibles présences le remplissait tour à tour de crainte, de joie, de tristesse, d'angoisse, de douleur... On peut suivre sur ces traits le mystérieux dialogue. Voici qu'il proteste, fait «non» de la tête, attend la réponse. Tout son corps est figé dans une muette imploration. Après un moment d'incertitude, je continue à l'observer avec une émotion qui, peu à peu, me serre la gorge. Le temps semble s'arrêté. Disons plutôt: ne compte pas. Ce prêtre qui s'attarde devant l'autel semble nous entraîner tous dans une nouvelle dimension où la durée change de sens.

Tout d'un coup de grosses larmes jaillissent de ses yeux et ses épaules, secouées de sanglots, semblent ployer sous un poids écrasant. Dans un brusque éclair, je me rappelle, du temps de la guerre, tels condamnés à mort. Ils viennent d'apprendre l'arrêt. Les muscles du visage ne bougent pas, mais tout le corps affaissé, se replie. Pour faire face au peloton d'exécution, il faut cette agonie zu compte-gouttes, ce dur apprentissage de la mort. Padre Pio ne joue pas me drame d'un Autre! De lui au Christ, plus de distance. «*Vivo ego, iam non ego...*» Si le Chef renouvelle son sacrifice de façon non sanglante, est-ce pour nous faire oublier le prix du Sang? Chaque messe au contraire n'invite-t-elle pas ses membres à fournir leur part de Passion rédemptrice, puisque c'est Lui-même qui vit, souffre, meurt dans son Corps? Ne sommes-nous pas tous des ouvriers de la Rédemption? Et la messe n'est-elle pas, pour chacun de nous, un lieu de transsubstantiation où nos pauvres souffrances, assumées par le Christ, acquièrent un prix d'éternité?

Mais si tel est le rôle du simple chrétien, combien davantage du prêtre? Hostie par vocation, médiateur entre Dieu et son peuple? Je regarde le visage du



Tous ceux qui ont pu assister à la messe du Père Pio en ont été émus et bouleversés. Ils ont pu voir « un prêtre qui prie » et sur le visage duquel apparaît tour à tour la crainte, la joie, la tristesse, l'angoisse, la douleur.  
(Photos Abresch Federico.)

Padre Pio, ruisselant de larmes et je pense aux péchés qu'il endosse chaque jour après des heures interminables, passées au confessionnal. Ah, ce n'est pas pour rire qu'il confesse et absout. Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître! Cette part de sang qu'on lui demande, la voici! Peu importent les stigmates. Le sang de l'âme a plus de poids que le sang du corps... Revêtu de cette tunique de Nessus, humilié comme un lépreux, seul entre le ciel et la terre, il monte vers l'autel de son Dieu. Prêtre, il n'a point d'autre raison d'être que de faire transparaître le Christ!

Après cette douloureuse extase la messe continue. Je comprends maintenant pourquoi la foule pressée autour de l'autel retient son souffle. Les paroles peuvent être gauches et maladroites, - on a écrit sur le Padre Pio tant d'ineptes balivernes, - mais l'âme profonde ne s'y trompe pas! Ce qui se passe sur l'autel la touche de près. D'elle à ce prêtre, perdu en Dieu, il y a de secrètes connivences. Elle est prise et emportée dans les remous du drame. Cette messe devient ma messe.

Et voilà, me semble-t-il, l'une des causes de l'extraordinaire emprise du Padre Pio sur tous ceux qui l'approchent. Comme un sorcier, il fait jaillir d'un désert de routines arides l'eau vive ensevelie. À son contact, les âmes «se reconnaissent» chrétiennes. Des pratiques incolores reprennent saveur et vie. Je défie les personnes qui ont été à San Giovanni Rotondo d'assister dorénavant à la messe en simples spectateurs! «On dirait que mes yeux se sont dessillés – m'a dit quelqu'un, - je découvre dans la messe ce que je ne soupçonnais même pas!»

À partir de l'Offertoire, le rythme du drame sacré s'intensifie. En levant la patène d'un geste suppliant, les yeux perdus dans une lumière invisible, Padre Pio découvre les plaies de ses mains, rouges et sanguinolentes. Il demeure ainsi, immobile, bien plus longtemps que ne l'exige la récitation du *Suscipe*. On dirait qu'il ramasse le monde entier dans cet acte d'offrande. Son visage, ravagé de larmes, exprime une sorte de défi. «Voilà ce que je t'offre, Père éternel, au nom du Fils que je représente. Ces détresses humaines. Cette angoisse dévorante. Ces péchés... Voici que je lance tout ça, en vrac, dans tes Bras, sur ton Cœur. Essayez un peu de me le rendre autrement que transsubstantié! Homme parmi les hommes, je te donne, ô Dieu Créateur, ce que tu ré pares plus beau que tu ne l'as créé...»

Les minutes coulent comme des gouttes de sang. Je comprends soudain que par la messe nous accédons à l'éternel. Le mystère de la Croix échappe au temps-durée dans la mesure exacte où cet Homme supplicié est Dieu. D'une façon ineffable et absolument inaccessible aux prises de notre intelligence, le Calvaire est présent dans chaque messe et nous sommes présents au Calvaire. Vérité trop obliérée dans nos esprits inquiets et volages, ne faut-il pas, de temps en temps,

pour nous la rappeler, de violentes leçons de choses comme celles que Dieu nous assène à San Giovanni Rotondo?

Au Mémento des vivants, nouvel arrêt, nouvelle extase. Il y eut un temps où Padre Pio n'en finissait pas de rappeler un à un ses enfants à son Dieu et il fallait alors que le P. Gardien, caché dans le chœur lui donnât mentalement l'ordre de continuer.

J'ai assisté à plusieurs messes du Padre Pio: pas deux qui se ressemblent. Certes, le Père est rigoureusement fidèle aux rubriques et pour un Italien, ses gestes sont d'une sobriété étonnante. Cependant, on voit bien qu'il n'est pas seul à mener le jeu. Des présences invisibles l'enveloppent, le secondent ou l'entravent. Un vendredi, je l'ai vu haletant, oppressé, comme un lutteur aux abois, essayant en vain, avec de brusques mouvements de la tête, d'écarter un obstacle qui l'empêchait de prononcer les paroles de la Consécration. Ce fut enfin comme un corps-à-corps d'où il sortit vainqueur, mais brisé. D'autres fois, à partir du Sanctus de grosses gouttes de sueur coulent de son front, inondent le visage convulsé de sanglots. C'est vraiment l'homme des douleurs aux prises avec l'agonie. Il y a des jours où, en proférant les paroles consécratrices, il souffre un vrai martyr. Seul, son père spirituel pourrait en dire davantage, car Padre Pio, pourtant si affable, garde sur son propre compte un silence absolu et farouche.

Le voici enfin tenant à bout de bras son Dieu. De minces filets de sang ruissellent tout au long de ses doigts. Pour un instant ses traits se détendent et deviennent lumineux. Parfois un sourire affleure sur ses lèvres et ses yeux, très doux, caressent l'hostie d'un regard infiniment tendre. Je ne sais quelle est la nuit de sa foi, mais il est certain que je l'ai vu *voyant à travers les apparences*. Qui douterait de la Présence Réelle n'a qu'à assister à sa messe. Je ne dis pas que la foi, qui est grâce, lui serait du coup automatiquement infuse, mais certainement, il se poserait le même dilemme qu'un ami que j'ai envoyé à San Giovanni Rotondo. «L'un des deux, m'a-t-il écrit, je suis un idiot ou le Père est fou.» Il opta pour la première partie de l'alternative...

À cause de l'affluence, Padre Pio distribue la communion après la messe, au maître-autel, où, d'ailleurs, ses confrères le suppléent. Beaucoup désirent recevoir l'Hostie de sa main transverbérée. Padre Pio ne favorise guère cette sainte curiosité, car les manches de son aube, sévèrement amidonnées, cachent jusqu'aux bouts de ses doigts. Je pense qu'il doit considérer comme un manquement à l'étiquette ces yeux braqués sur lui, serviteur, tandis que dans ses doigts douloureux et exsangues il tient, voilé, son Seigneur et son Maître. En communiant de la main du Padre Pio, j'ai fermé les yeux.

## **Le Padre Pio**

Le Padre Pio était bien un des phénomènes les plus extraordinaires de cette planète, on parlera longtemps de ce prêtre pauvre, sobre, portant les stigmates énigmatiques. Bien sûr, la «science de l'homme» a fait des progrès depuis saint François et nous ne voyons plus dans ces traces de la Croix sur le corps une signature nécessairement divine. Mais le monde n'est pas composé seulement de médecins ou de psychiatres : le peuple chrétien a son instinct et il aime que celui qui parle de Dieu souffre comme Dieu a souffert, qu'il imite Jésus d'une manière qui ne puisse pas tromper. Je crois que rares sont ceux, même parmi ses farouches ennemis, qui aient pris François Forgione pour un simulateur.

Dans ma jeunesse, je ne m'intéressais pas aux mystiques. C'est Bergson qui attira mon attention sur eux, alors qu'il cherchait les vestiges du divin en ce monde et qu'il se rapprochait du catholicisme. Il avait besoin d'expériences, et il disait que les grands mystiques chrétiens étaient comme des explorateurs d'un monde inconnu, dont il rapportait des images, des messages; que, par la convergence de ces témoignages, nous pouvions atteindre cet amour inconnu et créateur qui enveloppe «l'évolution créatrice». Il me conseillait d'étudier les cosmonautes. Et, à la Sorbonne, j'ai fait bien des cours sur «l'expérience mystique». Mais rarissimes sont les mystiques authentiques. Et comme le dit saint Paul, il ne faut pas mépriser, mais trier sur le volet.

Pendant le Concile, un jeune prêtre italien plein d'intelligence me proposa de m'emmener à San Giovanni Rotondo. Et je veux dire ici ce que j'ai vu. Le P. Pio était très malade, d'une bronchite. On me permit d'entrer dans sa cellule pour le voir. Cellule blanche, inodore, correcte, assez confortable; quelques remèdes sur une table. Par la fenêtre étroite d'où il bénit, un large rayon de soleil, tombant oblique, me proposait ce gros corps agonisant. J'avais l'impression que le Padre allait mourir; une sorte de râle, de gémissement... Entendait-il encore? Comme tout être humain, je portais ma souffrance quotidienne. Et je me souviens de l'avoir confiée, dans cette langue française qu'il n'entendait pas, à cette oreille massive, paysanne, qui avait entendu des millions d'aveux et de supplications. Le Padre ne mourut pas.

Et même, le lendemain, ressuscité, il avançait pesamment vers l'autel à 4 heures du matin devant un peuple de fidèles, pauvres, riches, agglutinés, qui ne formaient qu'un seul corps immobile, une seule prière muette. Il avançait dans la récitation avec une peine croissante et, quand il fut au seuil du canon, il s'arrêta comme devant une escalade invraisemblable, un rendez-vous d'amour

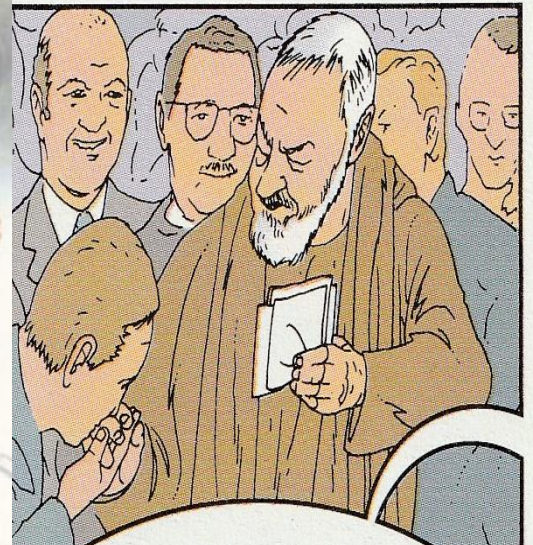
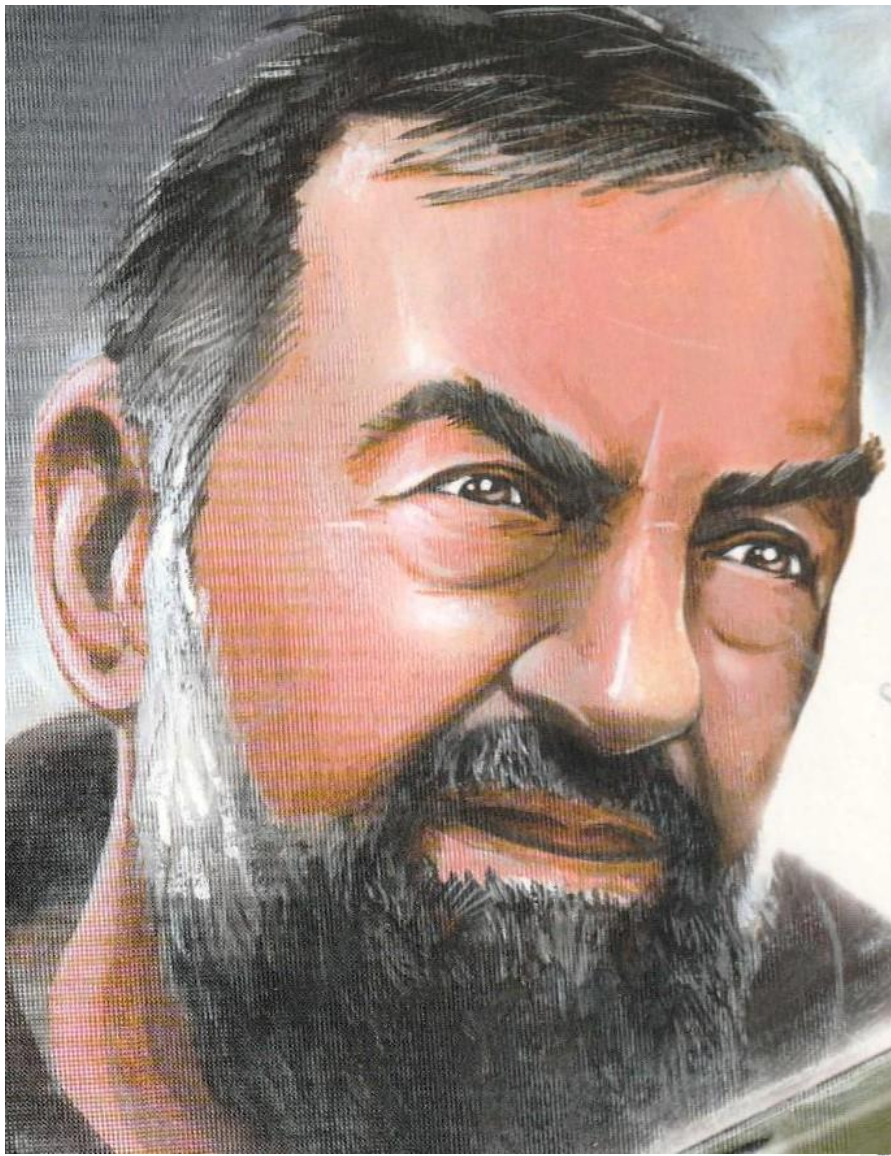
douloureux et radieux, un mystère inexprimable, un mystère qui pouvait faire mourir. Ce regard qu'il jetait vers le haut, après la consécration, disait tout cela. Peut-être était-il le seul prêtre stigmatisé en acte alors que tous, me disais-je, ils le sont en puissance?

Au demeurant, il n'avait rien d'un visage ou d'un corps ascétiques. Tout le contraire: un bon vivant campagnard, à la Jean XXIII, un bonze chinois, un Socrate bourru. C'est ainsi que je me représentais Diogène, Héraclite ou Parménide, les premiers philosophes. Faire quelques pas pour aller de l'autel à la sacristie était un problème, comme jadis pour le Curé d'Ars. Il était pressé de toutes parts: chacun lui exposait sa peine. Et lui jetait, éructait des réponses qui parfois faisaient pleurer, parfois faisaient sourire, car il avait beaucoup d'esprit. Et, après être redevenu simple capucin, de ce même pas claudicant de gros bœuf blessé (comme s'il portait souverainement toute la douleur humaine), il rentrait dans son logis.

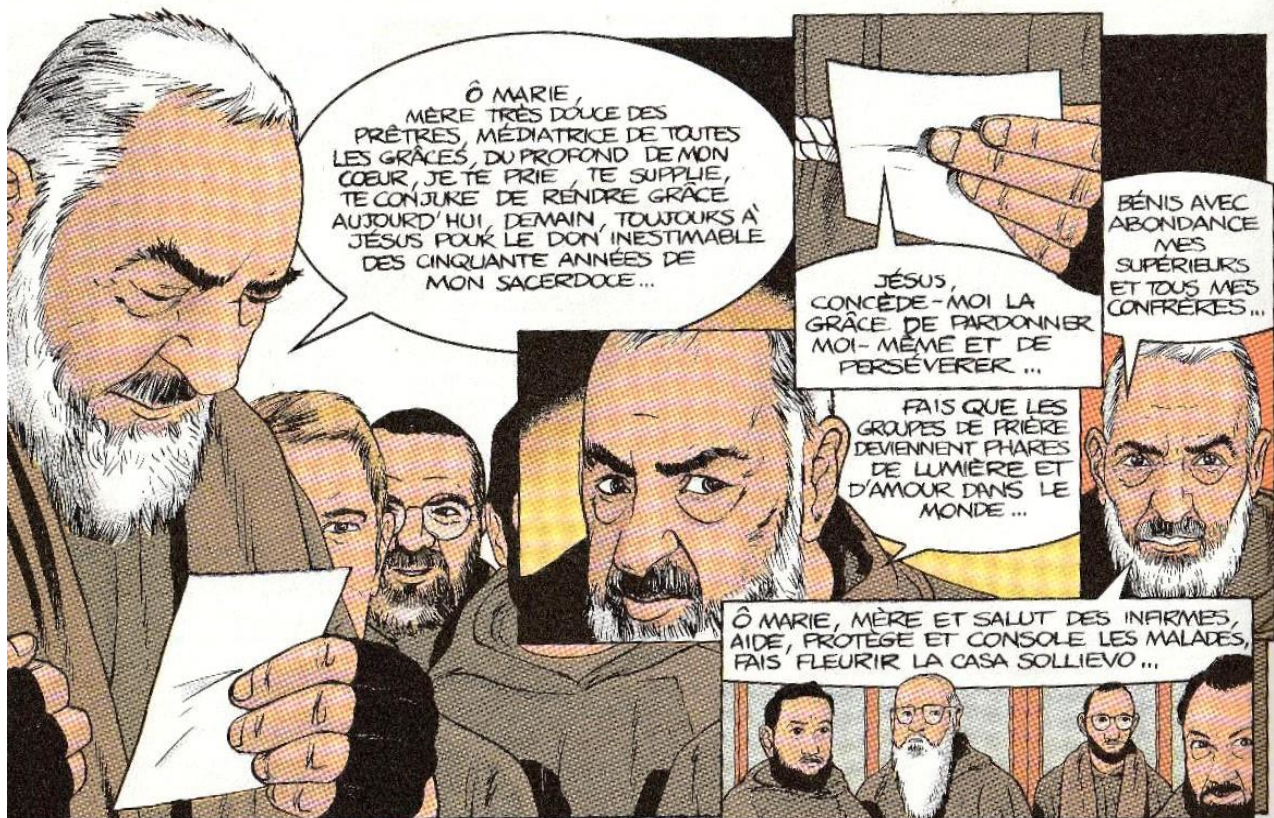
Je n'ai pas vu davantage. J'ai recueilli des traits de sa pénétration, de son bon sens supérieur, de sa simplicité. Comme tout le monde, j'ai entendu des histoires extraordinaires qui sont à verser au dossier de la métapsychique, de la parapsychologie, de la mystique catholique; mon ami le docteur Larcher a étudié scientifiquement les parfums émis à distance. Que d'études encore en perspective, que de problèmes seront soulevés! Ce que j'ai remarqué en lui comme chez les vrais mystiques, c'est que le Padre avait l'air indifférent à la curiosité humaine, de bon ou de mauvais aloi, qui l'entourait et l'étouffait. Il vivait dans un autre monde que le nôtre. Il respirait dans la christosphère. Il ne voulait «connaître que le crucifié». Porter un jugement sur le Padre sera long, complexe. Mais des milliers de témoins se lèveront pour dire qu'il a accru leur conviction de la présence divine et de la vérité de l'Évangile. *Figaro littéraire* - 3 octobre 1968



Le Vent de l'Histoire – Editions du Triomphe



LE 10 AOÛT  
1960, LE PÈRE PIO  
CÉLÈBRE SES NOCES D'OR  
SACERDOTALES... À CETTE  
OCCASION, IL ÉCRIT UN TEXTE  
QUI RÉSUME BIEN CES 50  
ANNÉES DE VIE PARMIS SES  
FRÈRES CAPUCINS...



Il faudrait être dans un transport actuel de l'amour divin pour expliquer dignement les merveilles de ce mystère, qui consiste en ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par une faveur insigne et extraordinaire, a bien voulu graver les cinq principales plaies qu'il a reçues en sa Passion sur le corps de son fidèle serviteur, saint François d'Assise, fondateur et patriarche de l'Ordre des Minimes. Comme donc nous n'avons pas de paroles assez fortes pour représenter un si grand sujet, nous emprunterons celles de deux excellents hommes, dont les cœurs ont été admirablement embrasés de cet amour: l'un, sera le docteur séraphique, saint Bonaventure ; et l'autre, saint François de Sales, évêque et prince de Genève. Voici ce qu'en dit saint Bonaventure, au chapitre 13 de sa *Légende*:

«Saint François, deux ans avant sa mort, se retira sur le mont Alverne, pour y jeûner quarante jours, en l'honneur de saint Michel. Dans le cours de sa pénitence et dans la ferveur de sa contemplation, il se sentit extraordinairement pénétré d'une douceur céleste, et comblé de grâces si intimes, qu'il désirait avec une ardeur admirable de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ crucifié. Il était transporté en Dieu par ces flammes séraphiques; tout son cœur, par une compassion extrêmement tendre, se trouvait transformé en son Sauveur, qui, par un excès de charité, s'est laissé mettre à mort pour le salut des hommes; un jour, vers la fête de la Sainte Croix, il eut la vision suivante. Un séraphin, ayant six ailes également lumineuses et enflammées, descendit du haut des cieux, et s'approchant du lieu où il était, il lui apparut sous la forme d'un homme crucifié. Il avait les pieds et les mains étendus et attachés à une croix, et ses ailes étaient tellement disposées, que deux s'élevaient au-dessus de sa tête, deux s'étendaient pour voler, et les deux autres lui couvraient tout le corps. Ce prodige le surprit merveilleusement, et il se fit, à l'heure même, en son âme, un mélange de joie et de douleur. D'un côté, il avait une allégresse indicible de voir un séraphin lui apparaître si familièrement et d'une manière si extraordinaire. Mais, de l'autre, la figure de Jésus-Christ, souffrant sur la croix, transperçait son cœur d'un glaive d'amertume. Pendant qu'il considérait attentivement ce divin objet, une voix intérieure lui dit que, bien que les souffrances ne convinssent nullement à un esprit céleste qui est impassible, on lui donna, néanmoins, la vue d'un séraphin



S. Francesco d'Assisi.  
S. Francisco de Asis. † St. François d'Assises.  
Hl. Franziskus von Assisi.

souffrant, afin qu'il reconnût que ce n'était point par un martyr extérieur, mais par un mystique embrasement de l'amour divin, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus-Christ crucifié, dont il fallait qu'il fût une vive image. Après un entretien mystérieux et tout familier avec cet esprit bienheureux, la vision disparut; et aussitôt ce saint Patriarche sentit son cœur brûler d'une ardeur séraphique, puis il se fit, sur son corps, des impressions douloureuses qui le rendirent conforme au divin Crucifix qu'il avait vu ; car, en cet instant, les marques des plaies du Sauveur parurent sur ses mains et sur ses pieds, et son côté droit reçut aussi une cicatrice rouge, comme si on l'eût ouvert d'un coup de lance, et il en sortit même une si grande quantité de sang, que ses habits en furent arrosés.» Voilà, en substance, ce que dit saint Bonaventure, d'une faveur si surprenante que Jésus-Christ accorda à saint François, et de laquelle on n'avait point vu d'exemple dans tous les siècles précédents.

Saint François de Sales, dans le traité VI de son livre incomparable *de l'Amour de Dieu*, au chapitre quatrième, où il parle de la langueur amoureuse d'un cœur blessé de dilection, explique admirablement bien ce mystère. Ses paroles sont si dévotes, si touchantes et si énergiques, que, quoiqu'elles ne soient plus dans cette exacte pureté de notre langue, nous n'avons pas toutefois osé les altérer, tant par le respect que nous avons pour ce grand Saint, que de crainte de diminuer la force et l'onction qu'il leur a données par les ardeurs de son amour.

Voici donc comme il parle:

«Ce grand serviteur de Dieu, cet homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié représentée dans un séraphin lumineux, qui lui apparut sur le Mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne saurait s'imaginer, et fut saisi d'une consolation et d'une compassion souveraines; car, regardant ce beau miroir d'amour, que les anges ne peuvent jamais se rassasier de regarder, hélas! il pâma de douceur et de contentement; mais, voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies de son Sauveur crucifié, il sentait dans son âme le glaive impétueux qui transperça la sainte poitrine de la Vierge Marie, au jour de la Passion, avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, avait bien le pouvoir d'attendrir et de faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nice, toutes les fois qu'il le regardait; ho! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant lui-même sur la croix! Image que non une main mortelle, mais la maîtresse main d'un séraphin céleste avait copiée et tirée sur son propre original, et qui représentait si vivement et si au naturel le divin Roi des anges, déchiré, percé et crucifié.

Cette âme donc, ainsi amollie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva, par ce moyen, extrêmement disposée à recevoir les impressions, les marques de l'amour et de la douleur de son souverain Amant; car, sa mémoire était toute pénétrée de la pensée de ce divin amour; son imagination était fortement appliquée à se représenter les blessures qui paraissaient dans l'image qui lui était présentée; son entendement était rempli des espèces infiniment vives que son imagination lui en fournissait; son amour enfin employait toutes les forces de sa volonté, pour se conformer à la passion de son Bien-Aimé; ainsi, cette âme se trouva sans doute toute transformée en un second crucifix, et l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur lui, lui imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée; aux endroits répondants à ceux auxquels son Amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. Les brebis de Laban, échauffées d'amour, eurent l'imagination si forte, qu'elle porta coup sur les petits agnelets desquels elles étaient pleines, pour les faire blancs ou tachetés, selon les baguettes qu'elles regardaient dans les canaux où on les abreuvait. Et les femmes enceintes, ayant l'imagination affinée par l'amour, impriment ce qu'elles désirent aux corps de leurs enfants. Une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit, dérange sa santé et dérègle toutes ses humeurs; l'amour donc fit passer les tourment intérieurs de ce grand saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa son corps du même dard de douleur dont il avait blessé son cœur. Quant à faire les ouvertures en la chair, par dehors, l'amour, qui était dedans, ne le pouvait pas bonnement faire. C'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du Crucifix, que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi, le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant plus qu'il sentait ses lèvres souillées, vint, au nom de Dieu, lui toucher et purifier les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant de cette sorte le désir du Prophète. La myrrhe produit sa stricte et première liqueur comme par manière de sueur et transpiration; mais, afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même, l'amour divin de saint François en toute sa vie comme par manière de sueur; car il ne respirait, en toutes ses actions, que cette dilection. Mais pour en faire paraître tout-à-fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint perser et blesser, et, afin que l'on sût que les plaies étaient des plaies de l'amour divin, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière! O vrai Dieu! Théotime, que de douleurs amoureuses et que d'amours douloureuses! car, non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre Saint alla toujours traînant et languissant, comme bien malade d'amour.» Jusqu'ici, ce sont les paroles de saint François de

Sales: elles nous montrent que l'amour divin est infiniment plus opérant que l'amour naturel et l'amour sensuel, et que, si nous faisons si peu de chose pour Dieu, tandis que nous ne trouvons rien de difficile pour plaire au monde, c'est que nous n'aimons presque pas l'un, et que nous sommes tout passionnés par l'autre.

Le bienheureux Serviteur de Dieu, après avoir achevé son jeûne de quarante jours, quitta la montagne et revint à son monastère, pour y célébrer la fête de saint Michel. Comme les plaies sacrées paraissaient visiblement sur son corps, il fit ce qu'il put pour les tenir cachées aux yeux des hommes. Il ne s'était pas encore servi de souliers, il en porta depuis ce temps-là, et eut soin d'avoir toujours les mains couvertes; mais, malgré toutes ses précautions, on s'aperçut des merveilles que Dieu avait opérées en lui. Plusieurs de ses religieux les virent, ainsi qu'ils l'attestèrent depuis par serment. Quelques cardinaux eurent aussi la consolation de les voir, comme ils l'ont certifié de bouche et par écrit. Le pape Alexandre IV, encore cardinal, fut de ce nombre, et, dans un sermon où assistait saint Bonaventure, il assura qu'il les avait vues de ses propres yeux. Après sa mort, sainte Claire les vit aussi, avec cinquante religieux et un grand nombre de personnes séculières, qui les baisèrent au jour de son enterrement.

Cette insigne faveur fut une récompense que Dieu lui donna dès cette vie, à cause de sa dévotion envers Jésus crucifié. Au commencement de sa conversion, son âme avait été pénétrée d'une tendre compassion pour les souffrances de son Sauveur. Le Crucifix lui avait parlé plusieurs fois et lui avait fait espérer qu'il serait un jour conforme à lui; un religieux avait vu sortir une croix de sa bouche, et un autre avait été témoin d'une vision, où deux glaives, en forme de croix, lui perçaient les entrailles. On le vit élevé en l'air, durant un sermon de saint Antoine de Padoue, qui parlait de l'inscription de la croix. Enfin, toute sa vie n'avait été qu'une parfaite imitation de Jésus-Christ crucifié. Il fallait, dit saint Bonaventure, qu'avant sa mort il en fût une image accomplie, et qu'après avoir brûlé intérieurement du désir d'être semblable à son Dieu mourant, il en portât glorieusement la similitude sur son corps par les saints Stigmates.

Il s'est fait plusieurs miracles par la vertu de ses plaies mystérieuses. Dans la province de Réate, une furieuse peste ravageait tous les bestiaux, sans qu'on pût l'arrêter par aucun remède humain. Un homme craignant Dieu fut averti, dans une vision, d'aller au couvent de Saint-François, et d'y demander de l'eau qui aurait servi à laver les pieds et les mains de ce fidèle serviteur de Dieu, et de jeter ensuite de cette eau sur les bestiaux. Il le fit, et aussitôt que les animaux en furent touchés, ils se trouvèrent entièrement guéris. Avant l'apparition du Séraphin sur le Mont Alverne, il se formait des orages de grêle, qui, se déchargeant sur les lieux voisins, ruinaient généralement tous les biens de la terre; mais depuis la demeure que le Saint y fit, et la grâce qu'il y reçut, ces tempêtes cessèrent, et le ciel, au

grand étonnement des habitants, devint aussi serein en cet endroit qu'il l'était ordinairement aux environs. Ayant touché de la main un pauvre homme, qui n'en pouvait plus de froid, il causa en lui une chaleur si douce et si puissance, qu'il lui donna la force de cheminer facilement sur les rochers et au milieu des neiges. Ces trois merveilles montrent évidemment que cet admirable patriarche avait reçu, par les saints Stigmates, une vertu vraiment séraphique, par laquelle il eut pouvoir, comme les esprits de la première hiérarchie, de purifier, d'illuminer et d'enflammer. Il purifia, en chassant la peste; il illumina, en dissipant les nues, et il enflamma, en bannissant la rigueur du froid. C'est la réflexion de saint Bonaventure.

On rapporte encore d'autres choses miraculeuses qui sont arrivées à l'occasion de ces divines plaies. Le pape Grégoire IX doutait de celle du côté: le Saint lui apparut, et, après l'avoir repris de son incrédulité, il leva le bras, la lui découvrit, et il en coula du sang que ce Pape reçut lui-même dans une fiole. Un religieux de son Ordre, qui, ne pouvait comprendre comment s'était opéré ce mystère, le révoquait en doute, en fut très sévèrement réprimandé par saint François, qui lui apparut aussi. Un prêtre de la province de la Pouille, au royaume de Naples, regardant une image où notre Saint était représenté recevant les Stigmates, commença à douter de la vérité de cette histoire, et aussitôt il se sentit lui-même frappé dans le creux de la main d'une douleur aiguë, et, ayant ôté son gant, il y aperçut une blessure qui lui avoua, par sa propre expérience, que la chose était possible, et confessa hautement qu'il croyait le fait représenté sur le tableau.

Toutes ces merveilles, que Dieu a opéré pour prouver celle des Stigmates, ont porté l'Eglise à instituer une fête particulière, pour exciter les fidèles à la dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur, et échauffer leur cœur en l'amour des souffrances, qui rendent les chrétiens des images parfaites de sa sainte humanité. Les Souverains Pontifes Grégoire IX et Alexandre IV ont donné des Bulles expresses pour cela. Benoît XI permit d'en faire publiquement l'office. Depuis, Sixte V commanda d'en insérer la mémoire dans le Martyrologe romain au 17 septembre. Enfin, le Pape a accordé à tous les ecclésiastiques d'en faire l'office double, comme il paraît par un décret de la Congrégation des Rites.

**Vie des Saints** (d'après Lipoman, Surius, Ribadeniera et autres Auteurs), par **le R.P. Simon Martin, religieux de l'Ordre des Minimes** (édition revue et augmentée par des prêtres de l'Immaculée Conception) – Tome III (Pages 843 à 848)– Imprimerie de Mme Laguerre, rue Rousseau 18, Bar-le-Duc Pages 843 à 848

**M D CCC LIX (1861)**

Supplément gratuit à la Feuille **Notre-Dame de Messines N° 115** - 15 août-Sept.24